



La Main du diable

Jonathan Hayoun,
Judith Cohen Solal

Grasset, janvier 2019
198 pages, 17 €

L'ouvrage s'ouvre et se boucle sur la Marche du 28 mars 2018, place de la Nation, à Paris, organisée en hommage à Mireille Knoll, rescapée de la rafle du Vél'd'Hiv, odieusement assassinée quelques jours avant parce que juive. Cette réaction collective à un acte antisémite est marquée, encore une fois, par une tentative de récupération manquée, menée par le (aujourd'hui) Rassemblement national, en direction d'une communauté juive fragilisée et très inquiète. Entre cette introduction et cette conclusion, les auteurs, particulièrement engagés tant dans la lutte contre le racisme et l'antisémitisme que contre les idées de l'extrême droite, explorent « comment l'extrême droite a voulu séduire les juifs de France », objet d'investigation qui constitue le sous-titre de leur livre.

Quelques références à la genèse du Front national montrent d'emblée le paradoxe que constitue cette tentative de séduction. Particulièrement pour une organisation dont l'antisémitisme constitue un des éléments du patrimoine idéologique, et dont les pères fondateurs (on trouve effectivement là peu ou pas de femmes) sont caractérisés par un passé au moins collaborationniste, quand ce n'est pas nazi. Pour autant, cette histoire n'est pas neuve et ceci bien avant toute tentative de dédramatisation qui a marqué le passage du père à la fille, faisant feu de tout bois électoral pour arriver à ses fins. Emaillé de palinodies incessantes faisant alterner professions de foi, se voulant rassurantes, et dérapages incessants, la chasse aux voix de la communauté et la recherche de brevet de notoriété n'ont jamais cessé.

Jonathan Hayoun et Judith Cohen



Solal sont également allés enquêter sur les territoires conquis récemment ou plus anciennement par le parti d'extrême droite, ou soumis à sa pression. On y découvre là des versions, déclinées localement, de stratégies de rapprochement « naturel » censées avoir en commun le rejet de la communauté musulmane, repeinte aux couleurs du terrorisme islamique. A Hayange, Fréjus, Carpentras... Le tour de France dévoile de la réticence, de la résistance aux chants des sirènes frontistes, mais aussi des petits arrangements locaux, des accointances, qui interrogent... et qui inquiètent. Une dernière évocation de la campagne présidentielle de 2017 décrit un échec de l'offensive de charme et laisse à penser que l'opération de séduction s'avère toujours stérile. On aimerait croire qu'elle le reste.

Jean-François Mignard,
membre du comité
de rédaction d'*H&L*



Algérie, les écrivains dans la décennie noire

Tristan Leperlier

CNRS éditions, octobre 2018
344 pages, 25 €

En décembre 1991, les élections législatives qui ont vu la victoire, au premier tour, du Front islamique du salut, sont annulées. La guerre civile algérienne commence. Elle oppose le gouvernement algérien à divers groupes islamistes et la lutte armée à laquelle elle donne lieu ravage la société civile, prenant pour cible privilégiée les intellectuels et les écrivains, comme Rachid Boudjedra, Mohammed Dib, Assia Djebar, Yasmina Khadra ou Tahar Ouettar.

Tristan Leperlier se penche sur cette période pour comprendre ce qu'ont été les liens entre littérature et politique dans un contexte de guerre, ce que l'une

fait à l'autre et réciproquement. Son objectif n'est pas seulement de repérer des thématiques narratives adoptées dans et suite à ce conflit, mais d'examiner de quelle manière le monde littéraire se modifie sous l'influence de la décennie noire. Autrement dit, il propose une analyse particulièrement éclairante sur les formes d'engagement des écrivains par rapport à cette crise. Une des formes adoptées est celle du pamphlet, permettant de mettre en lumière des circulations entre littérature et journalisme. C'est également sous la forme du témoignage que se traduit l'engagement de ces intellectuels. Ils élaborent ainsi une « contre-histoire ». La France sera d'ailleurs le lieu des prises de parole d'un grand nombre d'écrivains exilés, à l'instar d'Abdelkader Djemaï, qui dira, en 1996, qu'il a « un devoir d'écriture et de témoignage. [...] Créer un univers romanesque ne signifie pas se dérober à la réalité, mais poser le témoignage par l'intermédiaire de la littérature » (p. 166).

L'étude de Tristan Leperlier permet également de remettre en cause l'analyse, jusqu'alors dominante, de l'espace littéraire algérien durant la guerre civile comme traversé par une « guerre des langues ». Certes, ce champ littéraire se caractérise par un bilinguisme – arabophone et francophone – et un transnationalisme avec les pôles de publications à Paris, à Beyrouth, et, dans une moindre mesure, à Damas et au Caire. Mais l'étudier selon l'angle d'une guerre culturelle entre les francophones, tournés vers la modernité, et les intégristes arabophones revient à s'enfermer dans une posture ethnocentrée. L'auteur rend raison non seulement aux écrivains arabophones anti-islamistes, mais il analyse comment l'imposition de ce clivage participe, elle aussi, au jeu de rapports de forces dans l'espace littéraire. La décennie noire, qui a modifié les contours



de l'espace littéraire, sans pour autant l'avoir révolutionné, s'est traduite, à sa fin, par une dépolitisation inédite. Découvrir ou redécouvrir cette littérature contribue, in fine, à interroger « *la place de l'Autre minoritaire dans les sociétés postcoloniales, algérienne ou française, dans un contexte de mondialisation économique et culturelle entraînant migrations et exils, mais aussi replis identitaires* » (p. 15). Une exploration dont l'auteur espère aussi qu'elle puisse conduire, au-delà de la découverte, à aimer et faire aimer... la lire.

Ewa Tartakowsky,
section LDH Paris 10/11

Déplacer les montagnes

Film documentaire d'Isabelle Mahenc et de Laetitia Cuvelier
France
Durée : 78'

Les réalisatrices, Isabelle Mahenc et Laetitia Cuvelier, ont filmé pendant près de deux ans, dans le Briançonnais, depuis l'ouverture du premier centre d'accueil et d'orientation (CAO) de Briançon, en 2015, les échanges avec de jeunes exilés et les bénévoles qui les accueillent, leur ouvrent leur porte et leur offrent leur temps et leur amitié.

Certains de ces réfugiés viennent de Calais, d'autres arrivent d'Italie par les routes et les cols de montagne. La solidarité s'organise. Ce sont ces rencontres non prévues dans la vie des uns et des autres, ces nouveaux rapports qui se créent, que nous font partager les réalisatrices.

Les cinéastes abordent avec respect la sphère de l'intime : les exilés racontent leurs histoires de vie ; alternant les récits de leur « vie d'avant » avec les témoignages des accueillants, et les moments de ce nouveau quotidien partagé par les



uns et les autres, un grand puzzle s'assemble, dessinant la vie autour du Refuge solidaire de Briançon. Les accueillants expriment à quel point leur geste leur a semblé évident, devant une si grande détresse humaine et face à la violence de l'attitude des autorités ; ils s'interrogent aussi sur l'utilité de leur action qui met provisoirement ces jeunes exilés à l'abri, au risque de les replonger ensuite dans une situation qui peut être pire. Mais ces derniers ont une force de vie contagieuse. Anne décrit ainsi comment les conditions de l'arrivée des migrants ont créé une rupture dans sa vie, remis en cause ses certitudes et ses valeurs, l'ordre social auquel elle croyait, le rôle de la police, l'attitude de l'Europe vis-à-vis du phénomène migratoire... Elle affirme aussi que leur accueil a été comme une naissance : « *On se découvre car on ne savait pas qu'on était capable de faire ça.* »

Dominique Delapparent,
LDH-Partenariat films

La Roya, la loi de la vallée

Film documentaire
de Nuno Escudeiro
France, Italie
Durée : 55'
Une diffusion Arte

Depuis quelques années, les vallées de la Roya et de la Durance entre la France et l'Italie font face à un afflux de réfugiés. Le réalisateur a suivi pendant trois ans un groupe d'habitants de ces vallées qui leur viennent en aide. Le film montre l'entraide et la solidarité qui se sont organisées dès 2015 au sein d'une association d'habitants des vallées, Roya citoyenne.

L'association a d'abord été créée afin de prendre en charge les opérations quotidiennes d'aide aux réfugiés. Des familles volontaires les accueillent chez eux, nuit et jour. Des repas sont orga-

nisés et distribués à Vintimille, et une épicerie solidaire fonctionne à Saorge. On voit aussi une réunion de sensibilisation de la population.

Mais l'association n'a pas voulu s'en tenir à une action humanitaire car de nombreux migrants qui arrivent à entrer en France sont arrêtés et reconduits en Italie. Pour faire respecter la loi, notamment en faveur des mineurs non accompagnés et des demandeurs d'asile, une bataille juridique se met en place. Des membres de l'association enseignent aux réfugiés les procédures à suivre pour faire valoir leurs droits en France et les aident à constituer leurs dossiers. Les heurts avec la police et la gendarmerie sont fréquents, et l'association doit faire face à une multiplication des gardes à vue de militants.

La Roya nous fait pénétrer dans le quotidien des militants et ne cache pas les débats et contradictions qui traversent l'association. Cédric Herrou, devenu une figure de la solidarité à La Roya, est certes très présent dans le film, mais il n'en est pas le personnage central. Si le film de Nuno Escudeiro témoigne de l'engagement de citoyens solidaires des migrants, il montre aussi les limites de l'action d'une association face à une administration qui viole la loi, allant jusqu'à falsifier des documents pour expulser des mineurs.

Au cours des années la vallée est devenue de plus en plus militarisée. Le passage des réfugiés s'effectue plus au nord, dans des conditions encore plus dangereuses. Aujourd'hui, conclut Cédric Herrou, s'il y a moins de monde à La Roya, c'est aussi parce que les réfugiés sont morts en Méditerranée...

Catherine Blangonnet,
LDH-Partenariat films